L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE, 10 NOVEMBRE 1889.

DISCOURS DU PAPE

—AUX—

PÈLERINS FRANÇAIS.

Nous trouvons, dans la *Gazette de France*, du 24 octobre, le texte de la réponse de Léon XIII à l'adresse lue, par S. Em. le cardinal Langénieux, au nom du pèlerinage ouvrier à Rome :

Il y a deux ans, une nombreuse phalange d'ouvriers, venus de France, se groupaient ici autour de Nous. Avec eux, et sous les plus heureux auspices, s'ouvrait alors Notre année jubilaire, pour laquelle ils apportaient comme les prémices des manifestations du monde catholique. Ce jour laissa dans Notre âme une douce et forte impression, que votre présence, chers fils, et les nobles paroles que vient de Nous adresser, en votre nom, M. le cardinal qui préside ce pèlerinage, ne peuvent que raviver en Nous et rendre à jamais ineffaçable.

Soyez les bienvenus. L'hommage que vous rendez, en ce moment, au Chef suprême de la religion catholique, révèle le fond de votre pensée. Vous avez compris,—et c'est à la fois votre cœur et votre intelligence qui vous l'ont dicté,—que seulement dans la religion vous trouverez force et consolation au milieu de vos incessantes fatigues et des misères d'ici-bas. La religion seule, en effet, ouvrira vos âmes aux immortelles espérances, elle seule ennoblira votre travail en l'élevant à la hauteur de la dignité et de la liberté humaine.

En confiant donc à la religion vos destinées présentes et futures, vous ne pouviez faire œuvre de plus haute sagesse. Et sur ce point Nous sommes heureux de confirmer ici les paroles prononcées par Nous en d'autres circonstances, et que vous venez de rappeler. Nous voulons même insister une fois de plus sur ces vérités, persuadé comme Nous le sommes que, pour vous aussi, votre salut sera l'œuvre de l'Eglise et de ses enseignements remis en honneur dans la société.

Le paganisme, vous ne l'ignorez pas, avait prétendu résoudre le problème social en dépouillant de ses droits la partie faible de l'humanité, en étouffant ses aspirations, en paralysant ses facultés intellectuelles et morales, en la réduisant à l'état d'absolue impuissance. C'était l'esclavage.

Le christianisme vint enseigner au monde que la famille humaine tout entière, sans distinction de nobles et de plébéiens, était appelée à entrer en participation de l'héritage divin ; il déclara que tous étaient, au même titre, les fils du Père céleste, et rachetés au même prix ; il enseigna que le travail était, sur cette terre, la condition naturelle de l'homme, que l'accepter avec courage était, pour lui, un honneur et une preuve de sagesse, que vouloir s'y soustraire, c'était, à la fois, montrer de la lâcheté, et trahir un devoir sacré et fondamental.

Afin de réconforter plus efficacement encore les travailleurs et les pauvres, le divin Fondateur du christianisme daigna joindre l'exemple aux paroles : Il n'eut pas où reposer sa tête ; Il éprouva les rigueurs de la faim et de la soif ; Il passa sa vie tant publique que privée dans les fatigues, les angoisses et les souffrances. D'après sa doctrine, le riche, comme s'exprime Tertullien, a été créé pour être le trésorier de Dieu sur la terre ; à lui les prescriptions sur le bon usage des biens temporels ; contre lui les formidables menaces du Sauveur, s'il vient à fermer son cœur devant l'infortune et la pauvreté !

Cependant, cela même ne suffisait pas encore. Il fallait rapprocher les deux classes, établir entre elles un lien religieux et indissoluble. Ce fut le rôle de la charité : elle créa un lien social et lui donna une force et une douceur inconnues jusqu'alors ; elle inventa, en se multipliant elle-même, un remède à tous les maux, une consolation à toutes les douleurs, et elle sut, par ses innombrables œuvres et institutions, susciter une noble émulation de zèle, de générosité et d'abnégation.

Telle fut l'unique solution qui, dans l'inévitable inégalité des conditions humaines, pouvait procurer à chacun une situation supportable. Durant des siècles, cette solution était universellement acceptée et s'imposait à tous. Sans doute on y a vu se produire des actes de révolte et d'insubordination, mais ils n'ont jamais été que partiels et circonscrits.

La foi avait de trop profondes racines dans les âmes pour qu'une crise générale et définitive fût alors possible. Nul ne se serait permis de contester la légitimité de cette base sociale ; nul n'eût osé former le vaste projet de pervertir sur ce point l'esprit et le cœur des populations et de viser à la ruine totale de la société.

Quels ont été les doctrines funestes et les évènements qui ébranlèrent plus tard l'édifice social si patiemment élevé par l'Eglise, Nous l'avons déjà dit ailleurs ; Nous ne voulons pas y revenir ici. Ce que Nous demandons, c'est qu'on cimente à nouveau cet édifice en revenant aux doctrines et à l'esprit du christianisme, en faisant revivre, au moins quant à la substance, dans leur vertu bienfaisante et multiple, et sous telles formes que peuvent le permettre les nouvelles conditions des temps, ces corporations d'arts et métiers, qui jadis, informées de la pensée chrétienne, et s'inspirant de la maternelle sollicitude de l'Eglise, pourvoyaient aux besoins matériels et religieux des ouvriers, leur facilitaient le travail, prenaient soin de leurs épargnes et de leurs économies, défendaient leurs droits et appuyaient, dans la mesure voulue, leurs légitimes revendications.

Ce que Nous demandons, c'est que, par un retour sincère aux principes chrétiens, on rétablisse et l'on consolide entre patrons et ouvriers, entre le capital et le travail, cette harmonie et cette union, qui sont l'unique sauvegarde de leurs intérêts réciproques, et d'où dépendent, à la fois, le bien-être privé, la paix et la tranquillité publique.

A l'entour de vous, chers fils, s'agitent des milliers d'autres travailleurs, qui, séduits par de fausses doctrines, s'imaginent trouver un remède à leurs maux dans le renversement de ce qui constitue comme l'essence même de la société politique et civile, dans la destruction et l'anéantissement de la propriété. Vaines illusions ! Ils iront se heurter contre des lois immuables que rien ne saurait supprimer.

Ils ensanglanteront les chemins où ils passeront, en y amoncelant les ruines et en y semant la discorde et le désordre ; mais ils ne feront par là qu'aggraver leurs propres misères et attirer sur eux les malédictions des âmes honnêtes. Non, le remède n'est ni dans les projets et les agissements pervers et subversifs des uns, ni dans les théories séduisantes, mais erronées des autres ; il est tout entier dans le fidèle accomplissement des devoirs qui incombent à toutes les classes de la société, dans le respect et la sauvegarde des fonctions et des attributions propres à chacune d'elles en particulier. Ces vérités et ces devoirs, l'Eglise a la mission de les proclamer hautement et de les inculquer à tous.

Aux classes dirigeantes, il faut un cœur et des entrailles pour ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front ; il leur faut mettre un frein à ce désir insatiable des richesses, du luxe et des plaisirs qui, en bas comme en haut, ne cesse de se propager de plus en plus. A tous les degrés, en effet, on a soif de jouissances ; et comme il n'est pas accordé à tous d'y donner satisfaction, il en résulte un malaise immense et des mécontentements qui auront pour résultat la révolte et l'insurrection en permanence.

Aux détenteurs du pouvoir, il incombe, avant toutes choses, de se pénétrer de cette vérité que, pour conjurer le péril qui menace la société, ni les lois humaines, ni la répression des juges, ni les armes des soldats ne sauraient suffire ; ce qui importe par-dessus tout, ce qui est indispensable, c'est qu'on laisse à l'Eglise la liberté de ressusciter dans les âmes les préceptes divins, et d'étendre sur toutes les classes de la société sa salutaire influence ; c'est que, moyennant des règlements et des mesures sages et équitables, on garantisse les intérêts des classes laborieuses, on protège le jeune âge, la faiblesse et la mission toute domestique de la femme, le droit et le devoir du repos du dimanche, et que, par là, on favorise dans les familles comme dans les individus la pureté des mœurs, les habitudes d'une vie ordonnée et chrétienne. Le bien public, non moins que la justice et le droit naturel, réclame qu'il en soit ainsi.

Aux patrons, il est prescrit de considérer l'ouvrier comme un frère, d'adoucir son sort dans la limite possible et par des conditions équitables, de veiller sur ses intérêts tant spirituels que corporels de l'édifier, par le bon exemple d'une vie chrétienne et surtout de ne pas se départir jamais à son égard et à son détriment, des règles de l'équité et de la justice, en visant à des profits et des gains rapides et disproportionnés.

A vous enfin, mes chers fils, et à tous ceux de votre condition, il revient de mener toujours une conduite digne de louange par la pratique fidèle de vos devoirs religieux, domestiques et sociaux. Vous Nous avez déclaré tout à l'heure, et cela Nous a grandement réjoui, vous Nous avez déclaré que c'est votre volonté formelle de vous soumettre avec résignation au travail et à ses pénibles conséquences, de vous montrer toujours paisibles et respectueux envers vos patrons, dont la mission est de vous procurer de l'ouvrage et de l'organiser, de vous abstenir de tout acte capable de troubler l'ordre et la tranquillité, de conserver, enfin, et de nourrir dans vos cœurs des sentiments de reconnaissance et de confiance filiale envers la sainte Eglise, qui vous a délivrés de l'horrible joug de l'esclavage et de l'oppression, et envers le Vicaire de Jésus-Christ, qui ne cesse et ne cessera jamais de veiller sur vous comme un Père, de s'inquiéter de vos intérêts et de les favoriser, en rappelant à tous leurs devoirs respectifs et leur parlant le langage de la charité. Que ce sentiment de reconnaissance et cette dévotion à l'Eglise et à son Chef restent en vous inébranlables et s'accroissent de plus en plus.

Notre condition s'aggrave avec les années, et la nécessité pour Nous d'une indépendance réelle et d'une vraie liberté dans l'exercice de Notre mission Apostolique devient de jour en jour plus évidente. En bons catholiques, restez fidèles, chers fils, à cette très noble cause. Faites-la vôtre, et que chacun de vous, dans sa sphère, se fasse un devoir de la défendre et d'en hâter le triomphe.

Et maintenant, chers fils, retournez dans votre patrie, dans cette France, où malgré des aberrations individuelles et passagères, on n'a jamais vu décroître l'ardeur pour le bien, ni pâlir la flamme de la générosité et du sacrifice. Retournez dans vos foyers, et prouvez, par votre conduite, que dans les associations où les principes religieux sont en honneur, règnent, en même temps, l'amour fraternel, la paix, la discipline, la sobriété, l'esprit de prévoyance et d'économie domestique. Allez, et que la grâce du Seigneur vous accompagne partout, vous assiste, vous protège, vous soutienne dans vos fatigues, vous encourage en vous faisant goûter, dès à présent, les ineffables joies qui découlent de la vertu, et que donne l'espérance d'une vie meilleure dans la patrie des croyants.

C'est le regard et les mains élevées vers le ciel, que Nous y faisons monter, que Nous y ferons monter tous les jours, pour vous, bien aimés fils, ces vœux, ces supplications et ces prières. En attendant, et comme gage de ces faveurs célestes, Nous vous accordons la Bénédiction Apostolique. Nous vous bénissons tous ici présents avec toute l'effusion de notre cœur de Père. Nous bénissons vos épouses, vos fils et vos familles, Nous bénissons vos chefs, vos patrons et vos bienfaiteurs, ainsi que toutes les pieuses associations dont vous faites partie.

Dans un salon, on félicite l'un des nouveaux députés sur son élection.

—Et où vous placerez-vous à la chambre ? lui demande une dame.

Le nouvel élu réfléchit un instant et répond simplement :

—Près d'une porte !

Guibollard arrive à Palerme :

—Avez-vous trouvé des brigands en Sicile ? lui demande un ami.

—Les brigands ? je les ai refaits.

—Comment cela ?

—Ah ! c'est bien simple : chaque fois que je rencontrais, sur une route, un homme de mauvaise mine, j'allais lui demander l'aumône.

—Comment faites-vous donc, baron Rapineau ? Vous avez toujours l'air d'avoir des gants neufs.

" Oh ! c'est que j'ai bien soin de les ôter quand je touche à quelque chose de sale ! "

Deux amis, un philosophe et un gourmet, sont en train de manger une friture.

Le philosophe, de mauvaise humeur ce jour-là, parle lugubrement :

—Tout est noir. Rien de franchement bon dans la vie : ainsi la rose elle-même a ses épines. C'est affreux, n'est-ce pas ?

—Sans doute, sans doute, réplique le gourmet la bouche pleine ; mais il y a une chose plus triste encore.

—Laquelle ?

—C'est que le poisson ait des arêtes.

Dans un caboulot :

Le citoyen Gaguesse, au citoyen Arpin :

—Oui, je le répète : " Tous les hommes sont égaux ! "

Le citoyen Arpin, l'étalant par terre d'un coup de poing :

—Dis donc pas de bêtises !

Une singulière progression qui ne pouvait s'inventer qu'à Paris.

Rue Denfert-Rochereau, on lit l'enseigne suivante :

Camille Lereis

Imitateur de rossignols
pour jardins et restaurants.

DUO.

La voix avait un charme étrange ; affaiblie, cassée, comme grisonnante, elle arrivait pourtant jusqu'à mon cinquième étage, avec de charmantes modulations et une tendresse de sons exquise.

Je ne voyais pas le chanteur, mais je le devinais vieux et triste. Il s'accompagnait d'une guitare, dont les notes sourdes enluguhraient encore les *Plaintes de Mignon*.

La romance matinale entrait dans ma chambre avec un gai rayon de soleil. Quand il en eut terminé le premier couplet, l'homme fit une pose ; j'attendais l'inévitable récit de ses malheurs. Il ne dit rien et se contenta d'accorder sa guitare c'était décidément un mendiant extraordinaire qui chantait juste et s'en remettait, sans phrases, à la générosité du public.

Un désir me prit de voir cet original et de vérifier si mes prévisions étaient justes et si l'homme avait bien la physionomie de sa voix.

Par les lames des persiennes, je l'aperçus, étriqué dans une redingote d'un vert pitoyable, la figure toute crevassée de rides ; la distance le faisait paraître encore plus mince et plus grêle : il portait cinquante ans au moins ; de longues mèches blanches tombaient, comme une neige, de son chapeau sur ses épaules voûtées : je voyais, d'en haut, ses doigts maigres pincer les cordes de la guitare et les nerfs de son poignet semblaient autant de ficelles tendues sous la peau jaunie.

Il entonna le second couplet de la romance ; à tous les étages, les causeries et les rires s'étaient tus ; la voix, dans la limpidité de l'air matinal, s'élevait vibrante de larmes refoulées et de battements de cœur contenus ; elle s'envolait des profondeurs noires de la cour, comme un mince filet d'encens monte, de l'autel jusqu'aux voûtes de l'église ; telle, une lamentation douce, au fond d'un sanctuaire lointain.

Juste en face de moi, l'espagnolette d'une fenêtre grinça et, dans le cadre de pierre que festonnaient des cordons de volubilis, apparut une tête de vieille ; dissimulé derrière ma persienne, je pouvais voir sans être aperçu de la singulière créature que plusieurs fois déjà j'avais croisée dans l'escalier. Sa figure fatiguée s'éclairait aujourd'hui de dents encore belles et de deux yeux gris qui flambaient de malice ; des cheveux blancs, crêpelés et vaporeux, bouclonnaient autour de son front ; elle ressemblait à une de ces allégories de l'hiver imaginées par les peintres du dix-huitième siècle dans lesquelles la *neige* est aussi joli qu'un *pré en avril* et où la bise souffle avec des tièdeurs de printemps. Elle se pencha, écouta, rêveuse, la fin de la romance et laissa tomber sou obole.

Le musicien avait déposé sa guitare dans un coin de la cour, et se courbait, reconnaissant, sous l'averse des sous ; il rampait, l'échine souple, trempant sans y prendre garde, ses doigts à l'eau de la rigole et glissant dans la poche de son manteau troué, l'aumône de tous les pauvres de la maison.

Puis, quand il eut ramassé et déroulé les papiers multicolores qui tombaient autour de lui avec un bruit de métal, satisfait de sa recette, il se redressa, leva la tête vers les étages supérieurs et salua sans trop de maladresse. Ma vieille voisine regardait dans la cour d'un air indifférent ; ses yeux rencontrèrent ceux du musicien ; je vis soudain ses mains se crisper sur la barre d'appui : elle se penchait, au-dessus du vide, comme si elle eût voulu s'y précipiter ; une vive rougeur lui était montée au front ; sous l'étoffe claire de sa robe, sa poitrine se soulevait en saccades violentes ; ses lèvres, agitées par un tremblement, s'entr'ouvraient déjà et allaient laisser tomber un nom, quand de nouveau la guitare chanta sous les doigts du musicien.

Pour rendre grâces au public de son attention et de sa générosité, l'homme se disposait à le régaler d'un second morceau de son répertoire. La guitare gronda un prélude sombre, puis le chanteur entonna l'air du tavernier Gizel, dans *le Pré aux-Clercs* :

Les rendez-vous de noble compagnie
Se donnent tous en ce charmant séjour.

Sa voix, tout à l'heure triste et mélancolique, détaillait maintenant avec une emphase gaie, les charmes de fameux cercles où *l'on passe sa vie*

A célébrer le champagne et l'amour ?

Je l'écoutais, ravi de la correction de sa méthode et stupéfait de découvrir une si merveilleuse habileté chez ce mendiant râpé et loqueteux.

De l'autre côté de la cour, la vieille écoutait aussi ; maintenant de grosses larmes coulaient de ses yeux, non pas un flot de ces larmes tristes qui sont comme le sang de l'âme, mais une rosée bienfaisante de pleurs ; avec ses cheveux blancs ébouriffés, dans ce trouble heureux de son visage, elle était charmante, malgré ses rides.

Quand le guitariste, forcé de chanter le duo à lui seul, arriva à la reprise de Nicette :

Et du pays je serai la maîtresse ?

brusquement la vieille étendit les bras et lança la phrase de toute la force de ses poumons.

D'abord, je fus secoué par un rire nerveux — elle est folle ! elle est folle ! — aux étages inférieurs des têtes se penchaient ahuries ; mais la vieille semblait ne rien entendre et ne rien voir. Son visage, illuminé par la passion, resplendissait dans son cadre de verdure, les notes grêles et délicates tombaient de sa bouche comme des perles ; je ne sais quel enthousiasme inconnu me prenait à savourer cette musique au parfum vague comme celui d'une fleur fanée ; un accord fraternel s'était fait entre ces deux voix ; on eût dit qu'après des années *elles s'appelaient* pour se reconnaître ; elles se fondaient, l'une dans l'autre, en une harmonie suave ; elles s'enlaçaient, caressantes et chaudes ; dès les premières mesures de la reprise de Nicette, l'homme s'était arrêté.

Ses yeux, levés vers le ciel, cherchaient d'où cette voix amie pouvait descendre jusqu'à lui ; puis, domptant son émoi, par une inspiration subite, à son tour il ressaisit la phrase et la mélodie se déroula, leste et joyeuse, sautant, toute grisée de rires, de la voix grave du tavernier aux jolis éclats de Nicette.

Quand la dernière note se fut envolée, au milieu du silence, deux cris se croisèrent :

—Marianl !

—Eugénie Danton !

—Monte.

Et le musicien s'engouffra comme une trombe dans l'escalier.

La vieille l'attendait sur le seuil ; il arriva les jambes défaillantes, pâli par cette intense joie qui lui étreignait le cœur et tomba en sanglotant, dans les bras qu'on lui tendait. Le long baiser qu'elle lui donna ! Elle tenait, à deux mains, la tête du misérable, et, avec des câlineries d'amante, ses lèvres se promenaient sur les yeux, sur la bouche et sur les cheveux blancs du chanteur. Trop heureux pour pouvoir parler, ils se regardaient en face et ne trouvaient à se dire que cette même phrase qu'ils répétèrent plusieurs fois :

—Comment, c'est toi ?

Puis, pour se consoler de leur mutuelle décrépitude, ils murmurèrent presque ensemble :

—Tu n'as pas trop vieilli !

Et leur air gêné semblait démentir ce qu'affirmait leur bouche. Maintenant une angoisse, succédant aux premières joies de la rencontre, leur étouffait les mots dans la gorge ; l'homme regardait, à la dérobée, la jolie vieille mal vêtue, et la pauvreté froide de la chambre ; elle, de son côté, ne pouvait détacher ses yeux des haillons misérables de son ami. Ils s'étaient assis, l'un près de l'autre, la main dans la main ; embarrassés par ce silence plein de pensées mêlées, elle osa dire :

—En quel état je te retrouve, mon pauvre Marianl !

Il eut un sourire gêné.

—Oui, ce n'est pas brillant ; les temps sont durs ; il faut vivre et je chante dans les cours ; je dis maintenant, pour deux sous, les romances qu'on me payait deux louis jadis. J'ai lutté longtemps ; j'ai usé les restes de ma voix sur les scènes les plus obscures ; et la montée en est abrupte, la descente de la gloire est rapide ; j'ai roulé de désillusions en désillusions jusqu'à la misère et à la faim. Je vis du pain qu'on me jette. Avons-nous assez gaspillé notre bonheur ? Mais toi, qu'es-tu devenue ? La vie t'a-t-elle été aussi rude ?

La vieille ne répondit point : d'un geste drôle, elle montrait la pièce dénudée, la fenêtre sans rideaux, l'étroit lit de fer et les chaises rares.

—Vois et juge. Mon dernier ami m'a laissé cette splendeur et deux mille livres de rentes. Je vis avec cela, seule, oubliée. Ah ! pourquoi t'ai-je quitté ? Comme nous aurions été heureux ! Je t'aimais tant ! mais j'étais femme.

La voix cassée de la vieille retrouvait dans son cœur des notes tendres pour pleurer les félicités perdues.

—Nous tenions dans nos mains le bonheur ; mais nous les avons ouvertes et il s'est envolé, reprit tristement le chanteur.

—Pourquoi en ai-je aimé une autre ?

Et tous deux en chœur, reprenaient :

—Oui, pourquoi ?

Ils se turent de nouveau ; on eût dit qu'ils relisaient dans leur mémoire les pages effacées du passé ; ils se revoyaient sans doute, sur la scène de l'Opéra-Comique, lui le tavernier du Pré-aux-Clercs, dans son bel habit marron à crevés jaunes avec elle coquette sous ses atours de mariée. La main dans la main, comme à présent, ils s'avançaient jusqu'à la rampe. Leurs voix jeunes et claires partaient en fusées joyeuses, la foule les couvrait d'applaudissements ; les hommes criaient : Bravo ! les femmes jetaient sur le théâtre leurs bouquets et leurs rubans.

—Adieu, je m'en vais, je n'ai pas encore gagné mon déjeuner, dit brusquement le guitariste, en se levant.

La vieille, elle aussi, s'était levée ; comme il s'approchait de la porte, elle l'enveloppa de ses bras.

—Reste, dit-elle, quand il y a pour un, il y a pour deux ; si la faim nous presse trop, nous chanterons ; reste.

Il hésitait, n'osait point comprendre.

—Reste, je ne suis point, reprit-elle, comme les décrépits d'aujourd'hui qui ne voient partout que douleur et que peine. La vie est bonne, quand on s'aime, et nous nous aimons, n'est-ce pas, Mariani ?

Comme si elle eût soupçonné l'indiscret témoin de leur bonheur, ma vieille voisine vint fermer sa fenêtre ; mais, malgré cette sage précaution, longtemps, j'entendis leurs deux voix chanter à l'unisson la romance célèbre :

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur.

Georges Dampt.

M. Guibollard préside un banquet offert, à Paris, par un groupe de Français à un groupe de Belges, et, au dessert, se croit tenu de prononcer un toast bien senti, qu'il termine par ces mots :

—Oui ! mes amis, elle est enfin réalisée cette parole historique de Louis XIV et nous pouvons la dire bien haut à notre tour : entre la France et la Belgique, " il n'y a plus de Pyrénées."

Naturalisme boulevardier.

—Eh bien, et ton mariage à espérances ? demande un gommeux à un autre.

—Rompu.

—Tu as trouvé la femme trop délicate ?

—Non : j'ai trouvé les parents trop bien portants.

Un emprunt au "Dictionnaire de Chamotton."

Baiser.—Oiseau-bouche.

Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé ? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie ; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps ? Le sang est le grand-nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

"La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indescriptibles symptômes ?

La Salsepareille d'Ayer est à sans conteste au dessus de tout autre Altératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance :

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit : "Pendant les 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit : "Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c. ; et est, conséquemment la meilleure

Médecine de Printemps et de Famille

en usage. "Elle les surpasse du tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

Ayer's Sarsaparilla,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Prix, $1 ; six flacons, $5. Valant $5 le flacon.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 9 novembre 1889.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine........	$2,062,856 00	$189,430 00
Même temps la semaine dern...	2,182,481 00	462,848 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banque.

[illegible]

MARCHE MONETAIRE.

[illegible]

New-York—Taux de l'argent 2 pour cent. Londres.—Taux de la Banque d'Angleterre 5 [illegible]

CHANGE.

[illegible]

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK [illegible]

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Avant de 11 a. m.

[illegible]

Vendu à l'encan par Hoey & O'Connor.

[illegible]

Le mouvement [illegible]

ACTIONS ET BONS.

Cotations dans au N. O. [illegible] Exchange.

[illegible]

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Ces cotes pour les marchés du pays et ceux [illegible])

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Coton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 1,900 balles, comprenant 4,500 à arriver.

Le marché est calme.

Les cotes [illegible]

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary.......	9 1/16	9 1/16
Ordinary............	9 5/16	9 5/16
Good Ordinary......	9 11/16	9 11/16
Low Middling.......	9 7/16	9 7/16
Middling............	9 11/16	9 11/16
Good Middling......	10 1/16	10 1/16
Middling Fair......	10 1/8	10 1/8
Fair................	11 1/4	11 1/4

FUTURS.

Stables.

Janvier 9.70 à 9.71; février 9.76 à 9.77; [illegible]

Les ventes comprennent 44,400 balles.

MARCHES DIVERS.

[illegible]

MARCHE DE NEW-YORK. SUR PLACE.

Inactif.

Coton : Middling Gulf 10⅛.

FUTURS.

Stables.

Janvier 10.15 à 10.16; février 10.22 à 10.23; [illegible]

MOUVEMENT DU COTON.

[illegible]

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—[illegible]

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 215,442 balles [illegible]

MARCHE DE LIVERPOOL. SUR PLACE.

Fermes.

Coton—5⅞ pour le Middling Américain.

FUTURS

Stables.

MARCHE DU HAVRE. SUR PLACE.

Calme et stable.

Coton—71⅛f. pour le Bas Ordinaire (sur place), 79⅛f. pour le Très Ordinaire (sur place), 67⅛f. pour le Bas (sur place).

FUTURS.

Faibles.

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange

[illegible]

OPEN KETTLE—Fort.

[illegible]

CENTRIFUGAL—Fort.

[illegible]

MELASSE—Open kettle actif.

[illegible]

CENTRIFUGAL—Ferme.

[illegible]

NOUVEAU SIROP—[illegible]

RIZ.

[illegible]

FARINES. A LA BOURSE.

[illegible]

FARINE DE MAIS—$1 90 à 1 95.

GRAINS ET FOURRAGES. A LA BOURSE.

MAIS — [illegible]

AVOINE — [illegible]

SON—[illegible]

FOIN—Prime $12 00 à 14 00. Choice $15 50 à 16 00. Strictly Prime $14 00 à 15 00.

HORS DE LA BOURSE.

[illegible]

PROVISIONS A LA BOURSE.

[illegible]

MESS PORK—$12 00 à

VIANDES SALEES SECHES — [illegible]

BACON—[illegible]

SAINDOUX—[illegible]

JAMBON—12 à 13.

[illegible]

HORS DE LA BOURSE

PRODUITS DIVERS—[illegible]

[illegible]

EPICERIES.

[illegible]

CAFE—[illegible]

RIZ—[illegible]

SUCRE—[illegible]

FROMAGE — [illegible]

FRUITS ET NOIX.

[illegible]

ETRANGERS — [illegible]

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

[illegible]

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

[illegible]

POMMES DE TERRE—[illegible]

PATATES DOUCES — [illegible]

YAMS—$ — à 1 50.

OIGNONS—De l'Ouest $1 50 à 1 75 le baril.

AIL—De la Louisiane 25 à 50c le string.

CHOUX—De l'Ouest 10 à 12c pièce par 100.

CHOUCROUTE—De l'Ouest $4 25 à 4 75 le baril.

HARICOTS — [illegible]

VOLAILLES—[illegible]

OEUFS—[illegible]

CIRE D'ABEILLE — [illegible]

LAINE — [illegible]

PEAUX AUX ABATTOIRS—[illegible]

PEAUX DE LA CAMPAGNE—[illegible]

SUIF—[illegible]

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES—[illegible]

TABAC MANUFACTURE—[illegible]

NAVAL STORES—[illegible]

TOILE D'EMBALLAGE—[illegible]

COTTON BAGGING — [illegible]

COTTON TIES—$1 15⅛ le paquet.

CHARBON

PITTSBURG—[illegible]

ALABAMA—[illegible]

VINS ET LIQUEURS.

ALCOOL—Le gallon.

BRANDIES—[illegible]

COGNAC—[illegible]

WHISKY—[illegible]

GENIEVRE—[illegible]

VINS ROUGES—[illegible]

VINS BLANCS—[illegible]

CHAMPAGNE—[illegible]

[illegible]

QUINCAILLERIE.

[illegible]

BATISSES et CONSTRUCTIONS

Yard Spot Quotations.

[illegible]

MARCHE AUX BESTIAUX.

[illegible]

CHEVAUX ET MULETS

[illegible]

CONSULAT DE FRANCE

A

LA NOUVELLE-ORLEANS.

BUREAUX, RUE CONTI, 34.

Ouverts de 11 h. du matin à 4 h. P. M.

Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent.

En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

1er novembre 1889.

Liste de [illegible]

Barbezat Jean Elian	Houdet Lucien
(ses héritiers)	Lagar le François
Courtade Marie	Lavet Jean
de la Londe Charles	Lehnherr Joseph
Dussy Félix	Mengelle Germain
Gallice Victor	Montant Gabriel
Georgel Charles Auguste	Odier Adolphe
Gerbe ou Gerbel (Mlle dame)	Rau n e Beraule Combier
Hall Clara Palmyre, née Godwin	Viston Dominique

LETTRES.

Bragiera Gustave	Gobet Jean
Bosquerre Joseph	de Guipperville.

N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à connaître à mon visa des actes établis en Louisiane, au dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire certifier, préalablement, par M. le secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.

1er novembre 1889.

Le Consul,

PAUL DEJARDIN.

Simon

LES PHOTOGRAPHIES

Les mieux réussies et les plus artistiques qui aient jamais été faites à la Nlle-Orléans. Crayons et tableaux de grandeur naturelle. Spécialité de reproduction et grossissement de peintures fanées.

GARNETS

No 133 RUE DU CANAL, près de Grand Opera House, et 31 RUE DE L'HOPITAL.

15 mai—1an Rm

VAPEURS.

Mandeville, Lewisburg et Madisonville.

LE STEAMER NEW CAMELIA

A partir du 17 octobre 1889, quittera Milneburg à l'arrivée des trains du chemin de fer Pontchartrain partant de la gare des Champs-Elysées :

MARDI, à l'arrivée du train de 3 P. M.

JEUDI, à l'arrivée du train de 3 P. M.

SAMEDI, à l'arrivée du train de 4 P. M.

De retour il quittera Madisonville :

LUNDI, à 5 A. M.

MERCREDI, à 5 A. M.

VENDREDI, à 6 A. M.

EXCURSIONS:

Tous les DIMANCHES, à l'arrivée du train de 8 A. M.

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, au pied de la rue Elysian Fields.

W. G. COYLE & CIE, Agent.

14 avril— No. 47 rue Carondelet.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New-York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite sur le continent (cabines pourvues de sonnettes (lumière électrique), partiront de la jetée No 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, tous les samedis.

LA CHAMPAGNE, Boyer, samedi, 9 novembre

LA BOURGOGNE, Frangeul, samedi, 16 novembre

LA GASCOGNE, Santelli, samedi, 23 novembre.

Prix de passage pour le Havre.

Vin compris dans toutes les classes.

Première cabine.......................$80 et $100 et au-dessus, selon les accommodations.

Deuxième classe.......................$60

Entrepont, $26, avec ameublement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.

Billets, aller et retour, à prix réduits.

Pour fret et passage, s'adresser à

J. B. DODART,

Agent principal à la Nlle-Orléans, 61 Carondelet.

LIGNE CROMWELL

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant Mercredi, 13 novembre, à 8 A. M.

Cette ligne se compose des steamers suivants:

KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.

Le steamer

HUDSON, Capt. Freeman.

[illegible]

ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. 0/0

Passage—Cabine......................$40

" Entrepont........................ 20

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.

Pour fret ou passage s'adresser à

ALFRED MOULTON & CO.

Sept—1 an Rue Carondelet No 41

CHEMINS DE FER.

Mississippi Valley ROUTE

Louisville, New Orleans and Texas RAILWAY.

Arrivées.	Départs.
No1 Fast mail 9:40a.m	No2 Fast mail 4:00p.m
No3 Express 5:45p.m.	No4 Express 8:00a.m.
No5 Baton Rouge accommodation, 10:10a.m.	No6 Baton Rouge accommodation, 4:10 p.m.

Les trains Nos 1 et 2 ont des chars-dortoirs Pullman entre la Nouvelle-Orléans, Memphis et entre Guthrie et Vicksburg. Les passagers peuvent rester dans les chars-dortoirs de Vicksburg jusqu'au matin.

Les trains Nos 3 et 4 vont entre la Nouvelle-Orléans et Vicksburg ; et trains Nos 5 et 6 vont entre la Nouvelle-Orléans et Baton Rouge.

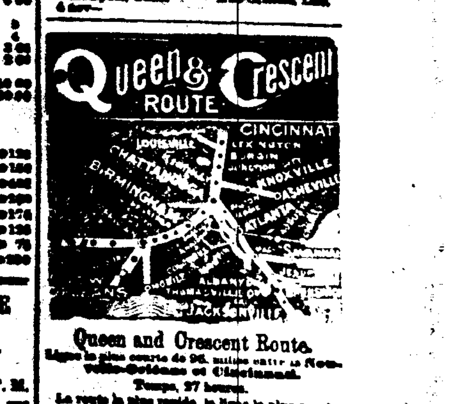
Des correspondances de trains se font à Harriston pour Natchez et autres endroits sur le N. J. & C. ; à Vicksburg avec le V. S. & P. et V & M. RR ; à Memphis, avec les lignes divergentes sur Little Rock, Hot Springs, Kansas City, St-Louis, Chicago, Louisville, les villes de l'Est et tous les endroits du Nord.

Bureaux pour les billets 61 rue St Charles.

P. R. ROGERS, E. F. REYNOLDS, Asst. Gen. pass. & pass. Commercial Agent.

S. W. HOFF, A. M. COOKE, Agent gén. p. pass. Agt. C. L. Memphis, Tenn. Nlle-Orléans, Lne.

4 nov—



Queen and Crescent Route.

Ligne la plus courte de 96 milles entre la Nouvelle-Orléans et Cincinnati.

Temps, 27 heures.

La route la plus rapide, la ligne la plus courte, via Chattanooga, pour aller aux Carolines et en Virginie, Richmond, Washington, Baltimore.

La ligne courte, via Cincinnati, pour aller à Chicago, Cleveland, Buffalo, les Chutes du Niagara et le Canada, New-York, Boston, les Etats Adirondack et White, et tous les points dans le Nord et dans l'Est.

Bureau des tickets à la N. O. 34 coin Camp et [illegible] Prenez et Levée.

R. H. Garratt, D. C. Edwards, Div. Pass. Agent, Gen'l Pass. agent, Nlle-Orléans, Lne. Cincinnati, O.

24 mars—

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans du Texas et de la Californie.

Southern Pacific Co. Atlantic System via Morgan's La. & Tex. R. R. & S. Co.

Départ de la N-Orléans Pacific Express, daily.........7:15 am San Antonio Ex. press, daily..7:20 pm	Arrivée à la N-Orléans Atlantic Express, daily..........3:10 pm New Orleans Ex. press, daily..[illegible] am

Chars-dortoirs entre New-Orléans et San Francisco par l'Atlantic et Pacific Express. Pullman sleepers entre la Nlle-Orléans, Galveston et Dallas par le San Antonio and New Orleans Express.

Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer de ce point. Billets à vendre et places dans les chars-dortoirs à retenir tous les jours au bureau coin Magazine et Natchez.

A. C. HUTCHINSON, Gen'l Manager.

J. G. SCHRIEVER, Traffic Manager.

W. O. WATSON, Gen. Pass. Agt.

17 mai—1an

BASILE BARES,

FACTEUR DE PIANOS.

84 Rue Royale, N. O.

SEUL AGENT POUR LES

Pianos GAVEAU, de Paris,

Supérieurs à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle, avec [illegible]

Achats et réparations de pianos [illegible]

FEUILLETON.

No 32. Commencé le 4 octobre.

LES Deux Mariages DE CÉCILE.

—PAR—

V. VATTIER D'AMBROYSE.

TROISIÈME PARTIE.

La Revanche de Palmyre.

XVIII

LA DERNIÈRE CARTE DE MAXIME.

M. Dutertre repoussa la porte, puis, faisant quelques pas vers Palmyre :

—J'étais loin, dit-il avec aisance, de penser vous rencontrer ici, mademoiselle.

—Il n'en a pas été de même pour moi, répliqua la vieille fille. J'espérais, au contraire, l'avoir le certitude de vous voir, puisque c'est bien ce matin, n'est-il pas vrai ? que le docteur Dornan doit arriver, avec deux spécialistes du Bon Secteur ?

—Vous semblez être moyennement informée ; je vous en félicite.

—Je pense, bientôt, mériter plus complètement vos éloges, mais cette façon de mots est indigne de notre intelligence... de la maison. Je suis ici en amie, en ennemie : choisissez !

—La tirade est belle, quelque illogiquement conçue, et en même temps possible, dit Maxime, toujours railleur.

—Non pour vous, interrompit Palmyre, d'un ton très calme. Ma présence aux côtés de Mme de la Gérandaye (la vieille fille appuya sur ce nom,) maintenant Mme Dutertre, vous a fait deviner parfaitement la force de mes révélations.

Maxime resta impassible.

—Mlle Fortin, dit-il, peut maintenant, se rendre compte du prétendu mystère planant sur cette maison. Elle a eu tout le temps de s'entretenir avec Mme Dutertre, et, je n'en doute pas, elle se trouve absolument édifiée......

—En ce qui concerne votre habileté ? interrompit de nouveau Palmyre. Oh ! monsieur, il y a longtemps que je l'avais appréciée à sa juste valeur.

—Vous ne serez donc pas surprise si je vous demande de laisser en repos une pauvre malade, qui a grand besoin de prendre des forces.

Cécile avait écouté, attentive. Ces dernières mots retrempèrent sa volonté.

Palmyre était son ennemie, mais sa présence prouvait qu'elle se sentait assez de pouvoir pour traverser les desseins de Maxime.

La jeune femme n'hésita pas.

—Restez, mademoiselle, je vous en prie, dit-elle. Le moment approche où je vais avoir besoin de faire reconnaître mes droits dans cette maison. Vous pouvez témoigner si je suis la malade que l'on doive, par prudence, écarter de ses enfants et séquestrer de la vie intelligente. Achevez votre œuvre : Une mère vous supplie de lui tendre la main.

Maxime n'avait pas pâli sous le regard de la vieille fille, mais les paroles de Cécile semblèrent le frapper. Néanmoins sa voix resta assurée, lorsque, de nouveau, s'adressant à Palmyre :

—Voulez-vous, mademoiselle, demanda-t-il, éclairer d'un mot la fâcheuse erreur où vous semblez être tombée ?

—Aucune erreur n'a été, n'a pu être commise, répliqua-t-elle. J'ai fait un voyage, rapide à Paris....

Maxime s'avança précipitamment, et, pour d'un geste brusque les deux femmes, il considérait Palmyre dans le réduit fermé par l'embrasure de l'une des immenses fenêtres :

—Amie ou ennemie, venez-vous de dire, prononça-t-il rapidement. Soyez donc mon amie !

—A quelles conditions ?

—Peu importe. Dictez : j'accepte tout.

—Tout ! répéta-t-elle, attentive.

—Oui, tout. Pourquoi vous obstiner à me barrer le chemin...., à ne vouloir rien comprendre ?...., Six mois, un an au plus de patience, et les derniers obstacles sont vaincus.... Votre pouvoir reste le même. Seulement je suis devenu libre, riche ! Pesez la puissance de ce dernier mot, Palmyre. Les âmes fortes voient le but et ne se laissent pas décourager, alors même qu'il semble fuir devant elles.

—Et vous avez deviné celui que j'ai poursuivi, celui qui, deux fois, m'a échappé ?

—Oui, Palmyre, car j'ai souffert, moi aussi, de ne pouvoir l'atteindre...., cruellement souffert. Est-il possible que vous n'ayez pas senti qu'à moi seul appartenait de conquérir le levier souverain, l'or qui nous manquait ?

—Prenez garde ! de telles paroles ne sauraient être impunément prononcées aujourd'hui.... Votre femme....

—Est-ce donc à vous de renverser la fortune que vous pouvez partager ?

—Ainsi, vous savez de quelle arme je puis user contre vous et vous désirez acheter mon silence ?

—Votre silence ! N'a-t-il pas tenu à vous d'être initiée plus tôt à ma vie, et seriez-vous de celles qui reculent devant les amertumes de la tâche ? Il n'en est pas ainsi de moi. Lorsque je me suis donné un but, je marche vers le succès, quelles que puissent être les responsabilités.... Vous ne me connaissez donc pas entièrement ? Je ne saurais vivre dans l'inertie et je ne tomberai pas sans lutte, parce que vous m'aurez repoussé au moment où j'allais pouvoir vous dire : Oublions le passé, marchons ensemble dans le présent triomphant !

Maxime s'était penché vers la vieille fille fascinée, tremblante sous son regard brûlant.... Il la croyait du moins....

Tout à coup, Palmyre releva la tête :

—Vous allez droit au but, dites-vous, monsieur. Je suis ainsi. Du bien ou du mal reçu, je conserve une mémoire meilleure.... que la vôtre. Jamais la même main ne me souffletera deux fois ! L'heure si longtemps attendue est venue. Regardez !

Maxime se retourna, suivant des yeux la direction de la main de Palmyre. Il faillit pousser un rugissement de fauve.

XIX

LE DÉSESPOIR DE PALMYRE.

Cécile avait eu peur en voyant son mari entraîner la vieille fille.

Le secours promis allait-il, une fois encore, faire défaut ? Et les atroces révélations qu'elle voulait d'entendre ne provoqueraient-elles donc point sa délivrance ?

Cette pensée surexcita son cerveau, affermit son cœur.

Non ! elle ne souffrirait pas que l'on vint l'enlever nuitamment pour la plonger dans la hideuse promiscuité d'une maison de fous !

Elle-même irait au-devant du docteur Dornan et lui parlerait comme jamais jusque-là elle ne l'avait fait.

Maxime ne serait pas écouté, mais une protestation formelle prouverait que la jeune femme ne subirait pas docilement l'abominable contrainte que l'on voulait lui infliger.

Le docteur ne pourrait pas hésiter à lui faire rendre justice, et, s'y refusât-il, le vieux Gilles Martin n'était pas si affaibli par l'âge qu'il n'accourût aux cris de sa chère maîtresse, suivi par Catherine, dont les bons sentiments se réveilleraient sans peine.

Tout ceci, très long à décrire, en un moment Cécile le sentit.

Courageuse, et soudain, craignant de devenir réellement folle : Madeleine Bourdin pleurait, en lui tendant les bras.

—Félix ! gémit la pauvre mère. Ah ! puisque vous êtes ici, Félix est mort !

— Ne craignez rien. Félix est en bonne santé et nous le délivrerons, comme vous, du meurtrier.

Palmyre avait vu, avait entendu, pendant que Maxime, jouant avec audace sa dernière carte, espérait encore fasciner celle qu'une lueur sinistre, signal de ruine, désignait à son esprit subtil comme l'unique, la redoutable ennemie.

Mais, à présent, ce n'était plus contre Palmyre seule que la lutte s'engageait. Madeleine revenue, Madeleine qu'il avait tant cherchée et qui Cécile attendait le salut de Félix !....Cela voulait dire que ses pièges avaient été vainement tendus ; cela signifiait que la justice, trop tardive mais sûre, l'atteignait enfin.

Non, il combattrait encore, il combattrait jusqu'à la dernière seconde, car l'audace peut subitement changer une situation désespérée.

D'ailleurs, le docteur Dornan ne voudrait pas avouer qu'il avait pu se tromper, ni, surtout, qu'il avait subi, dans le triste diagnostic porté sur la jeune femme, l'influence du mari.

Il ne fallait pas se laisser troubler. Il fallait tenir intrépidement contre la tempête. C'est lorsque l'on tremble que la victoire peut échapper ; mais la fortune aime les audacieux : on la maîtrise à force d'énergie !

Il alla vers Madeleine.

—Je désespérais de vous savoir jamais au château, dit-il.

—Je n'y reviens pas seule, répliqua-t-elle froidement. Le maître ne suit de près, avec le docteur Dornan.

—Vous avez eu soin de prévenir M. Dornan ?

—Vous n'en pouvez douter ! s'écria-t-elle, indignée. Je n'aurais pas exposé de gaieté de cœur le dernier fils de mon pauvre Armand.

—Vous avez pourtant été sa mère à commettre la plus grave des imprudences. On expose un enfant aussi faible en le changeant de milieu.

—Tenez, ne parlez plus en défendeurs, si vous pouvez !

—Je me défends en vous ordonnant de quitter sur-le-champ cet appartement. La santé de Mme Dutertre ne supporterait pas une veille plus prolongée.

—Restez, Madeleine, restez ! supplia Cécile.

—Ne craignez rien, madame ; le temps de trembler est passé pour vous, dit la vieille femme, en se rapprochant de Cécile avec les marques du plus profond respect. Ah ! poursuivit-elle amèrement, si j'avais toujours fait mon devoir, j'aurais été pour vous ce qu'Armand m'ordonnait d'être ; je vous aurais un peu consolée, à force d'amitié, et vous ne seriez pas tombée aux mains d'un monstre.

—Cette scène ridicule a assez duré, dit nettement Maxime. J'ai fait preuve, je crois, d'une patience rare ; mais, à présent, mes ordres doivent être respectés.

—Quels ordres donnez-vous donc, monsieur ? demanda le docteur Dornan, qui sortit de la pénombre du vestibule.

—Ah ! cher docteur, vous me sauvez de la pénible extrémité d'imposer ma volonté. Parlez pour moi. Faites comprendre à Madeleine Bourdin le danger qu'elle fait courir à Mme Dutertre. Une crise nouvelle et plus redoutable que les précédentes peut en résulter.

—Croyez-vous encore au danger ?....

—Et vous, docteur, interrompit Maxime, pouvez-vous compter sur une amélioration après la longue et minutieuse étude à laquelle vous vous êtes livré ?

—En écartant la cause du mal, on supprime le mal lui-même, répliqua froidement M. Dornan. Jetez le masque : il ne saurait plus tromper personne. Vous le comprendrez sans peine en nous voyant réunis, Mlle Fortin, Madeleine et moi autour de madame.... autour de celle que je croyais malade.

Maxime se redressa, dédaigneux.

—M'avez-vous cru capable de m'abaisser à la prière ? dit-il. Et de quel poids peuvent être vos menaces déguisées ? Parlez tous trois clairement, je suis prêt à répondre.

—Le soin de vous questionner ne nous regarde plus.

—En vérité ! répéta-t-il, ironique. Je ne reconnais cependant à personne le droit de m'arguer en ce soin, comme vous dites.

—Vous le reconnaîtrez à la justice, dit Palmyre Fortin qui, seule, avait gardé son sang-froid.

—Une semblable intervention est impossible. Dans l'intérêt même de Mme Dutertre, et vous ne pouvez empêcher qu'elle soit sous ma dépendance, vous éviterez tout scandale nouveau.

—Nous n'éviterons rien de ce qui est nécessaire pour sauver les vivants et venger les morts ! s'écria Madeleine avec exaltation.

—Vous connaissez mal notre situation respective : Mlle Fortin eût pu vous la mieux expliquer.

—Mlle Fortin a fait le nécessaire, répondit Palmyre, toujours calme, et M. Bernard Desrieux, ainsi qu'une personne appelée Laura, viendront attester la vérité de mes paroles.

—Finissons-en avec ces demi-révélations. Que savez-vous de moi ? Rien.

—Rien ? répéta Cécile dans un cri d'horreur.

—Non, madame, ou, du moins, des faits très vagues, dénués de preuves. Je ne parle pas ainsi pour essayer de repousser une responsabilité trop lourde. Je suis, au contraire, disposé à vous apprendre ce que vous ignorez, tellement je suis certain de votre impuissance à me perdre.

Maxime avait eu raison de compter sur son audace. M. Dornan, Palmyre, Madeleine, Cécile cherchaient en vain le mot qui pût le terrasser.

Il sourit, son œil s'anima, et, profitant de l'agitation de ses auditeurs, il se plaça près de la porte, de manière à ménager sa retraite.

—Je ne reviendrai pas, dit-il, sur les souffrances de ma jeunesse, sur les causes qui me firent abandonner Paris.

Mlle Fortin a été bien servie par sa haine. Elle a découvert mon secret ; mais plusieurs choses lui semblent encore rester à l'état d'énigmes ; ces choses, je veux les expliquer.

J'appris, autrefois, qu'elle s'étonnait du nombre de lettres arrivant, timbrées de Paris, à mon adresse. Un instant même elle fut sur le point de se rencontrer, chez moi, avec une personne dont le dévouement ne m'a jamais fait défaut et que je puis nommer aujourd'hui, car elle est morte.

C'était une vieille cousine de ma mère, j'avais tout pouvoir sur son esprit.

Mlle Fortin l'entrevit quand, pour la première fois, elle se rendit chez Bernard Desrieux.

Par ma cousine, je pus me lier avec le chimiste. Par elle, j'obtins les substances dont j'avais besoin, son adresse ayant réussi à faire échouer les tentatives nouvelles de Desrieux, sans que celui-ci pût accuser l'humble servante.

J'arrivai ainsi à mon but. J'y serais encore arrivé, même après le départ de Félix. J'étais parvenu à retrouver la trace de Madeleine, et je pouvais compter que ma cousine n'hésiterait pas à faire le voyage pour voir l'enfant, fût-ce un seul, un précieux instant.

Une correspondance active s'échangea dans ce sens ; par malheur, ma complice est morte !

—Ne tremblez donc pas ! poursuivit Maxime en dominant, du regard, ses auditeurs. Ignorez-vous qu'il existe des êtres créés pour ce que vous appelez niaisement "le mal", comme il en existe d'autres rivés à la chaîne "du bien" ?

Le bien, le mal, mots vides de sens. Une seule affaire doit être suivie : celle du succès.

La fortune vous a-t-elle favorisé ? Le droit est sauf....Vous a-t-elle trahi ? Disparaissez de la scène sans vous plaindre, ou trouvez le moyen de rétablir sûrement votre empire.

Voilà la force, voilà la vérité !....

Que pouvais-je donc, moi, pauvre, moi, obligé de compter uniquement sur mon génie, si je ne voulais succomber dans une lutte disproportionnée ?....

Ah ! oui, je devais, n'est-ce pas, travailler honnêtement ? Travailler, pour arriver, exténué, épuisé, à gagner juste de quoi ne pas mourir de faim !....

J'aurais dû oublier que mon cerveau, mon esprit étaient créés pour les plus vastes pensées.... J'aurais dû refouler la vie débordant mon âme et me faire, corps inerte, le jouet de ceux à qui la fortune permettrait de se parer de mes talents !

Je ne l'ai pas voulu. J'ai espéré dompter le hasard. A quel prix ? Peu importe !

Si des obstacles barrent mon chemin, je les brise ou ils me brisent.... Nous verrons l'issue du combat engagé ; mais je ne reculerai pas plus, aujourd'hui, que je n'ai reculé au temps où, devant moi, je trouvais une proie facile. Écoutez-bien.

....

En arrivant ici, meurtri de mon échec, je fus témoin de l'insolent bonheur de M. de la Gérandaye.

Fortune énorme, femme charmante, beaux enfants, situation prépondérante, s'il avait possédé l'intelligence nécessaire pour dominer les hommes affamés par son mariage.

Mais non. Il vivait en propriétaire au crâne épais, attentif, surtout, quand on parlait chevaux, récoltes, festins....

Vous, madame, qui le pleurez si amèrement, vous lui aviez ouvert un bien large crédit ! Et moi j'ai agi trop tôt, car, un an encore, deux au plus comment suffit à faire, de l'insouciant hobereau, le plus grossier paysan.

Mme de la Gérandaye me plaisait. Elle était belle, timide, d'un caractère passif.... Son mari l'aimait follement, il la ferait héritière de ses biens, dans le cas où les enfants viendraient à succomber.

Mon plan fut simple.

Je me mis en relations avec le châtelain de la Gérandaye : j'avais un auxiliaire sûr, impénétrable : le poison dérobé chez Bernard Desrieux.

Un premier enfant, puis un autre disparurent dans des conditions que j'eus soin de faire ressortir par des demi-mots, des questions mystérieuses dont les envieux de la jeune femme n'hésitèrent pas à s'emparer.

Ne devais-je pas préparer mon futur rôle de sauveur ?

Une première tentative sur M. de la Gérandaye resta infructueuse. On j'avais mal calculé la dose à employer, ou une cause fortuite en avait détruit l'effet.

Le bal fameux de la sous-préfecture vint me montrer l'occasion désirée.

(*La fin à mardi.*)

Un pauvre diable, en train de dîner dans une affreuse gargotte, trouve un dix de trèfle dans son potage.

—Tenez, patron, dit-il, voilà ce qu'il y a dans votre soupe.

—Eh bien ! quoi ? répond l'autre, du trèfle, est-ce que ce n'est pas de la légume ?

Vraiment, dit à l'une de ses commères la pardessus Mme Tanpin, il y a des gens qui n'ont pas de chance ! Figurez-vous cette pauvre avougle.... Vous savez bien ? Il vient de perdre sa fille !

—Ah !

—Oui, et le voilà forcé maintenant d'acheter un chien !